



HAL
open science

”L’envers du décor”, initialement paru dans les ”Annales HSS”, juillet-août 2007, n°4

Laurence Giavarini

► **To cite this version:**

Laurence Giavarini. ”L’envers du décor”, initialement paru dans les ”Annales HSS”, juillet-août 2007, n°4. Les Dossiers du Grihl, 2009, 3 (1), 10.4000/dossiersgrihl.3489 . hal-03824859

HAL Id: hal-03824859

<https://hal.science/hal-03824859v1>

Submitted on 21 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'envers du décor

Laurence Giavarini



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dossiersgrihl/3489>

DOI : 10.4000/dossiersgrihl.3489

ISBN : 978-2-8218-0972-7

ISSN : 1958-9247

Éditeur

Grihl / CRH - EHESS

Référence électronique

Laurence Giavarini, « L'envers du décor », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], 3-1 | 2009, mis en ligne le 28 septembre 2009, consulté le 09 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/3489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dossiersgrihl.3489>

Ce document a été généré automatiquement le 9 septembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

L'envers du décor

Laurence Giavarini

NOTE DE L'ÉDITEUR

Publié dans les Annales HSS, juillet-août 2007, n°4, p. 927-929, avec l'aimable autorisation de la revue.

- 1 Le sujet de ce livre intrigant n'est pas tant de savoir s'il faut, ou si l'on peut « sauver le Grand-Siècle », comme semble l'annoncer son titre, mais de dire quels textes nous donnent en particulier l'accès le plus juste, le plus vrai, le plus *sensible* à ce passé du XVII^e siècle auquel son statut de « grand siècle » fait en partie écran. « Nous » : historiens sans doute, littéraires tout aussi bien, tant il est vrai que le livre de Christian Jouhaud met en question l'histoire comme discipline de savoir, et accorde à l'écriture littéraire, sinon à la littérature, le pouvoir de rendre présent ce qui est passé, absent ou mort. Car, significativement, le livre confond ces deux objets du travail historien.
- 2 Cet ouvrage est donc moins un livre d'histoire qu'un essai sur la manière dont a été écrite l'histoire du XVII^e siècle, dont il est encore possible de la récrire. Initialement conçu pour une collection des éditions du Seuil destinée à savoir ce qu'il reste aujourd'hui des siècles passés, il est l'occasion de réfléchir à la fabrication de cet objet – le « Grand-Siècle » – qu'un trait d'union achève précisément de constituer en objet, comme il y a désormais, notait Louis Marin, des « Contes-de-Perrault ». Le sous-titre de l'ouvrage, *Présence et transmission du passé*, souligne la façon dont la question du « reste » est ici prise de front, puisqu'il ne s'agit pas seulement de savoir ce qui reste, mais *comment* cela reste. Il s'agit donc d'un essai d'historiographie entre histoire et psychanalyse, entre une discipline qui s'appuie sur la différence qu'elle postule entre passé et présent, et une technique de savoir nécessitant du « toucher » et qui reconnaît au contraire la présence constante du passé dans le présent (p. 209). La démarche de Ch. Jouhaud se dit en cela fille des travaux de Michel de Certeau, un des noms qui traversent ces « Portes », ces rappels de « Commémorations », ces « Enfances » et ces « Frontières » qui sont ici autant de chapitres, témoignant de son goût pour ce que

livrent les « Envers » du décor flamboyant, d'un attrait pour toutes les formes du « Voir », suivant la manière métaphorique dont est ici travaillée la question de l'accès au passé.

- 3 Après avoir posé la fragilité de son objet, après avoir déposé en introduction les jalons intellectuels de sa réflexion – Walter Benjamin, Marc Bloch, Roland Barthes, Francis Ponge, Paul Ricœur, Maurice Fourré –, le livre choisit d'en passer par les grands lieux de l'historiographie du xvii^e siècle en les faisant alterner avec la « basse continue » d'un unique texte, le *Journal* de Marie Du Bois (1601-1679), valet de chambre du roi Louis XIII, puis de Louis XIV. Ce texte fragile, parce qu'il ne ressortit pas à la littérature, parce qu'il s'inscrit dans la singularité des « Mémoires », ce texte déjà publié, mais dont la découverte est retracée dans le premier chapitre « Entrer », est ainsi placé en contrepoint des discours qui ont fabriqué le monument qu'est désormais le « Grand-Siècle ». Renverser le rapport entre les positions d'énonciation et le référent historique, traiter les mémoires comme un objet déjà historiographique, lire les historiographies comme d'involontaires « témoignages sur l'écriture et la "fragilisation" de l'histoire » ; traiter le texte faible comme un texte fort, fort de ce qu'il rend présent ; aborder les discours dominants – puisqu'ils sont déjà des « lieux » – comme autant de discours échouant à rencontrer ce qu'ils entendent pourtant saisir et fixer dans l'illusion d'une maîtrise : telle est la démarche explicitée en introduction (p. 22-24), qui affiche la conviction qu'aucun objet d'histoire ne peut au fond valoir la méthode, la *manière de faire* qui l'a constitué comme tel.
- 4 Sauf peut-être, ici, ce *Journal* de Marie Du Bois qui acquiert une force étonnante tout au long de la lecture, sans que cette force puisse être ramenée au seul effet du montage qui fait l'intérêt et la complexité de *Sauver le Grand-Siècle* ? Plutôt parce que le texte résiste, insiste, et fournit à Ch. Jouhaud à la fois l'exemple d'une présence du passé dans une écriture et la figure d'une « subjectivation de l'expérience sociopolitique d'une position » (p. 61) – seul exemple et seule figure, venus du xvii^e siècle même, de cette subjectivation et de cette présence.
- 5 Une telle *expérience* du siècle, on la chercherait en vain, en effet, à travers les lieux du « Grand-Siècle » et les figures qu'ils ont érigés en cariatides du monument : Voltaire et son *Siècle de Louis XIV*, Pascal commémoré en 1923, la morale du siècle lue à l'aune du discours sur la nation française, la solitude emblématique de Rancé, le baroque d'un Tapié, d'un Francastel, tout occupés de classements esthétiques, la ville de Richelieu et son décor figé de conte politique, l'affaire des Camisards célébrée par Chamson en 1935 et 1954. Chacun de ces lieux est donc confronté à d'autres manières d'écrire son objet : le baroque des historiens de l'art rapporté au « mirage » de Pierre Charpentrat qui y voit une présence susceptible de tromper encore le regard du spectateur moderne ; le mythe de la retraite toute « pharisienne » de Rancé démasqué dans son « leurre d'intériorité » par Henri Bremond ; la figure historique de Pascal opposée par un Charles-Auguste Amiot au personnage qu'érige la commémoration. Que reste-t-il du passé, « dissimulé dans la trame de l'écriture sur la présence "en moi" d'un homme du passé », dès lors qu'on « a chassé l'histoire comme récit, comme référence, comme connaissance » (p. 106-107) ? Que peut-il rester encore, sinon par exemple ce xvii^e siècle humaniste que veut préserver Paul Bénichou, en 1940, époque chaude de préoccupations politiques bien présentes dans les *Morales du grand siècle* sans qu'y soit mise en place la moindre confrontation directe. Lire ce grand livre comme le témoignage d'une recherche dans le passé des « ressources historiques et morales » qui

prennent sens dans leur contexte (p. 131), c'est pour Ch. Jouhaud résister à la sacralisation de la « fonction morale » du XVII^e siècle telle que se la figure Marc Fumaroli (p. 129), quitte pour cela à faire l'impasse sur ce que l'humanisme de Bénichou sauvant le « Grand-Siècle » ne peut pas voir du coût de l'adaptation d'un Molière à l'ordre monarchique – une violence corporelle et sociale qui traverse pourtant tout son théâtre, jusque dans ce qu'il a de plus conventionnel (aux yeux des historiens), d'inassimilable à son prétendu caractère subversif (pour les littéraires).

- 6 *Sauver le Grand-Siècle ?* s'appuie sur ces vis-à-vis partisans qui font la puissance d'une démarche réflexive et critique, et montrent que « ce qui reste » doit être recherché à travers les constructions discursives qui ont essentialisé les principaux traits du XVII^e siècle que nous travaillons aujourd'hui. La singularité du texte de Marie Du Bois apparaît par contraste inscrite dans le récit de ces expériences morales et corporelles en lesquelles se mesure le sens d'une vie – cette « subjectivation de l'ordre théologico-politique » au travers de l'écriture émouvante qui la constitue comme expérience pour le sujet qui écrit, pour ses destinataires supposés, pour l'historien qui s'en saisit enfin. C'est cette prière au mont Valérien où s'est arrêtée la reine avant Du Bois lui-même (II, « Voir ? »), c'est le corps malade du roi Louis XIII « transmis » par le récit à son fils, lui-même devenu roi (IV, « Commémorations »), ce sont les relations de Du Bois avec l'enfance de son propre fils (VI, « Enfances »), c'est le vœu d'être enseveli sur le tombeau de la mère (VII, « Frontières »). Mais si le « cas » Marie Du Bois permet ainsi à Ch. Jouhaud de poser dans son livre l'exemplarité historique d'une unique expérience, c'est que la question de l'ordre théologico-politique du XVII^e siècle a été elle-même constituée ailleurs, par des travaux historiens notamment, autour du problème de la présence (du pouvoir en ses incarnations, en ses lieux, sur le modèle de la présence réelle en particulier), et qu'elle croise par là le projet du livre de « voir le passé », de saisir les lieux où le passé se rend présent. La question théologico-politique de la présence, construite comme question même du XVII^e siècle incarnée dans le journal de Marie Du Bois, conduit ainsi à penser que cette époque précise fournit à l'historien, dont le rapport au passé est ici défini comme quête d'un visible inaccessible, une sorte de théorie « locale » de la question de la présence, et de l'absence. En ce sens, ce livre traversé par l'ombre de Louis Marin répond à la question qui ne semblait pas d'abord la sienne de savoir pourquoi travailler sur le XVII^e siècle.
- 7 Réponse d'autant plus singulière que c'est aux pouvoirs de l'écriture, de la rhétorique, du littéraire que revient surtout, on l'a dit, la tâche de rendre visible le passé. La tâche de l'historien est donc toute désignée : cesser de se vouloir « exorciste », abandonner la « structure de limite » propre à une écriture de savoir (p. 250) pour passer derrière le décor, défaire la monumentalité des historiographies, voire – interpréter les textes. Gageons que cette proposition qui sollicite fortement l'ensemble des historiens intéressera aussi les littéraires, plus que jamais confrontés aujourd'hui à la prégnance des discours sur le « Grand-Siècle ».

AUTEUR

LAURENCE GIAVARINI

Laurence Giavarini est maître de conférences en littérature française des XVI^e et XVII^e siècles à l'université de Bourgogne. Elle travaille sur les rapports entre politique et représentation dans les textes et les images de la pastorale de cette époque, ainsi que sur le libertinage comme pratique auctoriale. Elle est l'auteur d'une édition critique, traduction et introduction, du *Compendio della poesia tragicomica* de G. Guarini (Champion, 2008). Elle a fait paraître les actes du colloque de Dijon (mars 2006) « Construire l'exemplarité. Pratiques littéraires et discours historiens (XVI^e-XVIII^e siècles) » (EUD, 2008).